

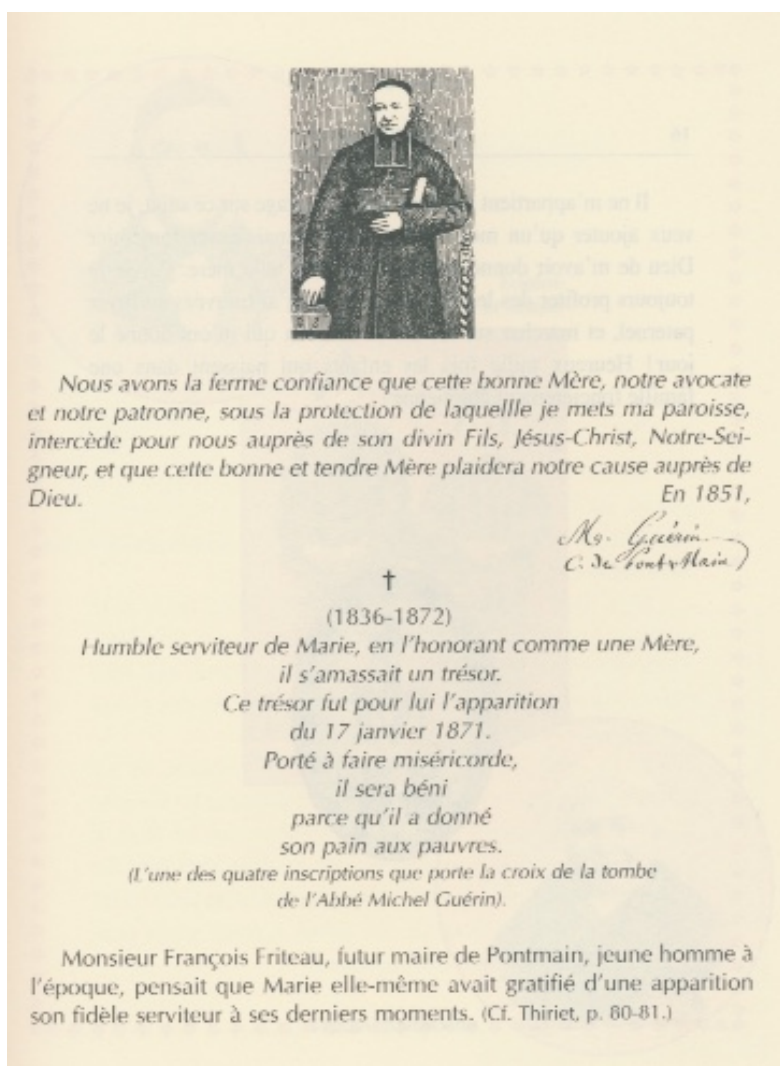
## LA REPONSE DU CIEL AU CURE D'UNE PIEUSE PAROISSE

### NOTRE-DAME DE PONTMAIN ET L'ABBE GUERIN

« Nous avons la ferme confiance que cette bonne Mère notre avocate et notre patronne, sous la protection de laquelle je mets ma paroisse, intercèdera pour nous auprès de son divin Fils, Jésus-Christ, Notre Seigneur et que cette bonne et tendre Mère, plaidera notre cause auprès de Dieu. »

(Abbé GUERIN, Registre paroissial de Pontmain, 1851)

~~~~~



Le 9 juillet 1829, le diacre **Michel Guérin**, âgé de vingt-neuf ans et originaire de Laval, était ordonné prêtre par Monseigneur Bouvier, évêque du Mans. Quelques jours plus tard, il était affecté comme vicaire de la paroisse de Saint-Ellier du Maine, à un kilomètre et demi de la frontière d'Ile et Vilaine et à douze kilomètres au nord-est de Fougères. Il était plus spécialement chargé de desservir ce qui n'était encore qu'une annexe de Saint Ellier : Pontmain.

Sa chapelle était l'unique vestige d'une ancienne châellenie remontant à la fin du IXème siècle et ravagée à la fin du XVème siècle. Depuis 1431, elle avait été desservie par un vicaire de Saint-Ellier, sous le titre de Chapelain de Pontmain.

L'abbé Bazin, desservant à l'époque de la Révolution, dut se réfugier à Jersey pendant six ans en compagnie de

nombreux ecclésiastiques appartenant au diocèse de l'ouest. De retour à Saint-Ellier, en 1799, il recommanda à ses paroissiens de Pontmain, la récitation quotidienne du chapelet, pratique qui sera développée à sa suite par l'abbé Guérin.

L'abbé Bazin fut nommé, en 1809, curé de Saint-Ellier et son vicaire, l'abbé Tançay, fut chargé, après lui, de Pontmain. Tous deux devaient mourir à quelques jours d'intervalle, en 1829.

Aussi bien, l'abbé Guérin nouvel ordonné fut-il appelé à seconder l'abbé Garaud, successeur de l'abbé Bazin. Très vite les paroissiens de Pontmain signèrent des pétitions pour demander l'érection de Pontmain en paroisse, en particulier face au refus d'avoir leur Messe de funérailles ailleurs qu'à Saint-Ellier.

Après enquête et visite de Monseigneur Bouvier, évêque du Mans, sur les lieux, l'abbé Guérin sera convoqué à l'évêché où il apprendra sa nomination avec résidence à Pontmain, le 24 octobre 1836. Il s'en fut le soir même coucher à Pontmain. Il allait évangéliser la paroisse nouvelle durant trente-cinq ans.

Face à la joie des paroissiens de Pontmain, leur curé déclara du haut de la chaire : *c'est Dieu qui a tout fait. Il veut que je sois à vous sans partage : désormais c'est avec vous à la vie et à la mort. Vous pouvez compter sur mon dévouement absolu.*

Néanmoins la perspective était rude. L'église tombait en ruine et il pleuvait. Les autels et les bancs vermoulus ne tenaient plus. Il n'y avait pratiquement ni linge ni ornements, ni chandeliers, ni vases sacrés. La légende prétend même que son sermon fut prononcé du haut d'une barricade. Il n'y avait pas non plus de presbytère et le curé s'était installé dans une modeste chaumière sommairement meublée.

L'abbé Guérin mena dès lors une existence mortifiée qui s'apparente à celle d'un lointain confrère contemporain, l'abbé Jean-Marie Vianney, curé depuis onze ans déjà de l'infime paroisse d'Ars en Dombes, à trente kilomètres au nord de Lyon.

A l'instar de celui-ci, les vêtements du curé de Pontmain étaient des plus pauvres, quand il ne distribuait pas son linge aux indigents. Ses aumônes étaient à la hauteur de la totalité de ses modestes ressources. Sa nourriture consistait essentiellement en une écuelle de soupe, matin, midi et soir.

Heureusement une généreuse bienfaitrice, qui passait l'été dans sa propriété de Pontmain, va suppléer à ce qui fait défaut. Cette Madame Morin fera restaurer la vieille chapelle et aménager un presbytère. Elle sera la providence de tous les indigents de la paroisse sur les indications du pasteur. Il en ira ainsi jusqu'au 11 janvier 1871 où elle décédera, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, détail curieux, huit jours avant l'apparition de la Reine du Ciel.

Durant toutes ces années, l'abbé Guérin célèbre la Messe d'une façon qui émeut et impressionne ses fidèles. Il récite le plus souvent son bréviaire devant le tabernacle auprès duquel il prolonge des visites interminables.

Cet exercice de prière assidue est proposé à toutes ses ouailles, de telle sorte que la paroisse va peu à peu être transformée de fond en comble. Le dimanche devient un événement comme nulle part ailleurs, dans la région. Dès l'aube, il confesse des pénitents accourus de partout. A la Grand-Messe, l'église est trop petite car ses sermons sont très attendus, d'autant qu'il les a méthodiquement appris par cœur.

L'après-midi est consacré au catéchisme qui n'est pas seulement réservé aux enfants. Suivent le chant des vêpres, la récitation du chapelet et le salut du Saint-Sacrement. En définitive, il est un guide des plus écoutés.

L'un de ses soucis a été la restauration complète de l'église. Il va la meubler de statues, d'un chemin de croix, de stalles au cœur, de trois autels, d'une tribune et d'un confessionnal. Il va l'augmenter de deux chapelles latérales, d'un clocher où deux cloches vont préluder au carillon qui saluera plus tard l'arrivée des pèlerinages.

Son zèle s'étendra jusqu'à obtenir que Pontmain, déjà paroisse, devienne, en 1840, commune distincte de Saint-Ellier. Il va enfin faire construire une vaste école où il installera les sœurs Adoratrices de la Justice de Dieu, de Rillé près de Fougères. Celles-ci étendront leur apostolat jusqu'aux malades.

Enfin et surtout, dès le séminaire, l'Abbé Guérin s'était voulu le *serviteur de Marie*. Au moment de l'érection en paroisse, il avait institué la Vierge *Reine et Gardienne* de son troupeau.

A partir de cette époque, il va mentionner au registre paroissial, des centaines de bénédictions de niches abritant la Sainte Vierge au-dessus des portes, ainsi que de croix de carrefour qui l'abritaient aussi en leur cœur.

A noter qu'il y avait dans son église pas moins de trois statues de Marie.

En 1848, il institua une confrérie du Scapulaire. En 1850, il dédia l'un des nouveaux autels latéraux à la Vierge Immaculée. Ceci donc, quatre ans avant la proclamation du dogme. Quand celle-ci fut effectuée, il fit le vœu d'allumer pendant les offices paroissiaux quatre bougies encadrant la statue. Dix-sept ans plus tard, les mêmes bougies circonscriront le cercle bleu où s'inscrira l'apparition de 1871.

A partir de ce moment d'ailleurs, l'abbé Guérin, à l'image du curé d'Ars, fut en butte à des voies de fait directes de caractère démoniaque en même temps qu'il était l'objet des pires calomnies. Par mortification, il prit le parti de se féliciter de ces dernières.

Nonobstant, l'affluence à son confessionnal devint telle que son évêque se crut obligé de lui interdire d'entendre en confession des personnes étrangères à la paroisse.

A compter de 1848, les désordres engendrés par la seconde révolution française, gagnèrent l'Europe. En particulier, le pape Pie IX, chassé de Rome, dû se réfugier à Gaète dans le royaume de Naples. Et pourtant, comme en 1829, pour l'apparition de la rue du Bac à Catherine Labouré, en 1846, celle de la Salette n'avait elle aussi guère été prise au sérieux. Ce furent pourtant deux avertissements prémonitoires au peuple français.

Entre temps, personne, sauf le pape Grégoire XVI, ne s'était vraiment avisé de la nocivité des doctrines de Félicité de la Mennais dont, aujourd'hui, les erreurs continuent toujours à se propager.

Un certain répit, dominé par l'apparition de Lourdes, sembla s'être instauré de 1852 à 1859. Cependant, le problème de la question romaine, découlant de l'unité italienne, finira par mettre le Second Empire en porte à faux par rapport au Vatican. Et pourtant Pie IX était revenu à Rome grâce à l'appui de Napoléon III.

Le concile de Vatican Ier s'ouvrit le 8 décembre 1869 au jour anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, quinze ans plus tôt. Moins d'un an après allait intervenir l'entrée en guerre de la France contre la Prusse suivie de la chute du Second Empire, le 4 septembre 1870.

L'invasion de la Prusse en France et celle du Piémont en Italie firent ajourner le concile, passée la proclamation de l'Infaillibilité pontificale.

A la fin de 1870, la France se trouva envahie jusqu'à la Loire et aux portes de la Bretagne, tandis que la tragédie de la Commune désolait la ville de Paris.

A Pontmain, inlassablement, l'abbé Guérin faisait prier ses paroissiens et les tenait au courant de la situation. Ce, d'autant que trente-huit jeunes gens de la paroisse étaient engagés dans ce conflit. Ceux-ci reviendront d'ailleurs tous de la guerre, ayant été miraculeusement préservés.

La crainte atteignit son point culminant quand on sut que la seconde armée de la Loire, commandée par le général Chanzy, avait subi, les 11 et 12 janvier, la défaite du Mans. A noter que le 2 décembre précédent, le général de Sonis qui appartenait à cette armée avait eu la vision de la Vierge sur le champ de bataille de Loigny.

Le dimanche 15 janvier 1870, la cérémonie des vêpres de Pontmain fut suivie de la récitation des litanies de la Sainte Vierge et du chant du cantique *Mère de l'Espérance*.

Le mardi 17 janvier, le général von Schmidt était aux portes de Laval et risquait d'entrer ensuite en Bretagne. A cinq heures du soir, la formule du vœu de la confrérie de Notre Dame de l'Espérance, approuvée par Pie IX, en 1848, et dont le siège était à Saint-Brieuc, fut présentée à l'évêque de Laval qui la signa. A cinq heures et demi, le vœu fut prononcé en présence d'une foule de fidèles et une veillée de prière à Notre Dame de l'Espérance débuta dans la cathédrale.

Or, à cinq heures et demi, à la nuit tombante, le même jour à Pontmain, une des religieuses de l'école accourait au presbytère où l'abbé Guérin venait de rentrer à l'église. Elle le pria de venir aussitôt car Eugène et Louis, deux enfants du père Barbedette, avaient annoncé, au sortir de la grange où ils préparaient la ration des animaux, qu'ils voyaient la Vierge au-dessus des toits.

On s'en fut chercher la Supérieure à l'école. Celle-ci survint, accompagnée de trois pensionnaires, dont deux du diocèse de Rennes qui vont, elles aussi, *voir*.

Au fur et à mesure que les détails de l'Apparition se précisaient dans le ciel, avec, en particulier, les quatre bougies allumées au bord du cercle bleu qui s'allumèrent au chant du *Parce Domine*.

Le curé, après avoir déclaré et répété aux assistants que si *les enfants voyaient la Vierge, c'est qu'ils en étaient plus dignes que nous*, fit commencer la récitation du chapelet.

Puis, fut chanté le *Magnificat*, furent dites les litanies de la Vierge, et chanté l'*Inviolata*, le *Salve Regina* et l'*Ave Maris Stella* tandis que des détails et des inscriptions se précisaient autour de la Vierge.

Le curé ayant fait procéder à la récitation de la prière du soir, au moment de l'examen de conscience, les voyants annoncèrent qu'un voile blanc partant des pieds de la Vierge montait et recouvrait la Vision dont ne subsistera plus, pour un temps, que le diadème.

On saura plus tard que cette couronne, en apparence peu esthétique, était la reproduction du diadème que portait, avant la Révolution, la madone de la Bazouge-du-Désert, à deux kilomètres à l'ouest de Pontmain.

A dix-neuf heures, tout était fini. A la même heure, la prière cessait au sanctuaire de Notre Dame de l'Espérance à Saint-Brieuc. On notera ici, coïncidence ou non, que tous ceux qui *virent* étaient bretons ou d'origine bretonne ! Onze jours plus tard, le 28 janvier, un armistice était signé, en attendant le traité de paix du 2 mars 1871.

Dès le lendemain, l'abbé Guérin consigna tous les détails que nous venons d'énumérer dans son registre de chronique paroissiale.

Peu après, Pontmain fut envahi de pèlerins de plus en plus nombreux. Face à cette situation nouvelle, le curé demanda, dès le 8 février 1871, à Mgr Wicart, premier évêque de Laval, s'il y avait lieu de construire une chapelle, là où s'était produite l'Apparition.

Un an plus tard, le 2 février 1872, Mgr

Wicart reconnaître l'Apparition et autorisera son culte sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain. En même temps, il adjoindra un vicaire à l'abbé Guérin pour faire face à la situation nouvelle.



Entre temps, l'abbé Guérin avait été invité à célébrer la Grand-Messe à Saint-Ellier pour le 13 janvier précédent, date à laquelle y prenait place l'adoration perpétuelle. S'étant mis en route, il avait rencontré la voiture de son évêque qui venait terminer son enquête avant de publier ses conclusions.

Il rebroussa chemin en sa compagnie, puis voyant à Pontmain l'heure de la Messe à Saint-Ellier approcher, il fit demander qu'on attelât une carriole pour l'y conduire. A quelques centaines de mètres de Saint-Ellier, le cheval s'effraya et, après avoir franchi le fossé de la route puis un talus, projeta sur le chemin l'abbé Guérin. Celui-ci fut relevé avec une fracture du bras et de graves contusions internes.

Parvenu le soir à Pontmain, le curé ne put, quelques jours plus tard, qu'au prix de grandes souffrances, prendre part aux cérémonies anniversaires de l'Apparition.

Le 10 mai suivant, on put encore le transporter à l'église dans un fauteuil pour la Confirmation. Son évêque avait voulu, ce jour-là, lui imposer la mozette de chanoine honoraire. Sa réponse fut : « *c'est inutile, le petit curé de Pontmain n'a pas besoin de camail pour mourir* ». A partir de ce jour-là, il fut définitivement alité et ne put se relever.

Ayant reçu les derniers sacrements, il s'accusa d'être *un grand pécheur* et pria *Marie d'obtenir miséricorde pour son humble serviteur... oh ! oui que la paroisse reste toujours ce qu'elle est*, fut sa dernière parole.

Un témoin oculaire, futur maire de Pontmain, alors jeune homme, révélera que son curé eut à sa dernière heure la grâce de la vision des enfants de Pontmain et qu'il sembla alors s'entretenir familièrement avec la Vierge.

Il expira, le 29 mai 1872, à midi, à l'âge de soixante et onze ans. On notera encore qu'une femme ayant rapporté son enfant malade et lui ayant fait toucher la dépouille mortelle, celui-ci fut instantanément guéri.

On lit, entre autres détails, sur sa tombe :

*Humble serviteur de Marie, en l'honorant comme une mère, il s'amassait un trésor. Ce trésor fut pour lui l'Apparition du 17 janvier 1871. Porté à faire miséricorde, il sera béni parce qu'il a donné son pain aux pauvres.*

**Armoricus**

Le Sainte Anne, année 2005